



**RABELAIS MÉDECIN DANS LE GARGANTUA  
DU « CORPS-TUBE » AU « LIVRE-CORPS »**

Aline Strebler (médecin, Université Paris-Descartes)

avec la collaboration d'Adeline Lionetto-Hesters (Université Paris-Sorbonne)

Si la grande érudition de Rabelais en matière de médecine (d'Hippocrate à la médecine arabe en passant par Galien) a été brillamment étudiée par Roland Antonioli<sup>1</sup>, le savoir pratique qu'il pouvait avoir du corps humain est moins connu. Malgré les déformations que le gigantisme de ses personnages fait parfois subir au corps, Rabelais propose en effet une vision extrêmement réaliste de ce « tube », de cet organisme qui d'espace sacré se fait en outre pour lui fonctionnel. S'étant illustré dans l'art de la dissection, Rabelais possédait sans conteste une connaissance remarquable de l'anatomie humaine. Toutefois, en tant que médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, il n'en est pas moins resté un homme de terrain, confronté « à la "grande Rebeine" de 1529 (émeute de la faim), la peste de 1530, la famine de 1531, la sécheresse de 1532<sup>2</sup> » et ayant à charge la misère « de quelque deux cents malades ». Alors que Vésale, dans la préface de sa *Fabrica*, déplore que ceux qui possèdent le savoir médical se tiennent éloignés des malades, « croassant comme des corneilles et parlant de choses qu'ils n'ont jamais expérimentées mais qu'ils se contentent de réciter par cœur d'après les livres écrits par d'autres<sup>3</sup> », Rabelais, en véritable humaniste, a su allier dans sa pratique de la médecine un savoir pointu et la confrontation directe aux maux de son siècle. Véritable exception au sein de la communauté médicale de l'époque, il se distingue en outre par la modernité de sa conception de la maladie mais aussi de la santé. Proposant une vision syncrétique de l'homme qui n'est plus conçu selon la dualité du corps et de l'âme mais bien comme un tout dont chaque partie dépend des autres, il offre son livre, le *Gargantua*, comme une nouvelle panacée qui saura non seulement guérir l'homme mais encore le nourrir de sa « mouelle », « aliment élaboré à perfection de nature<sup>4</sup> ».

DU CORPS IDÉALISÉ AU CORPS VRAI

S'inspirant de la statuaire antique, la plupart des artistes de la Renaissance représentent un corps humain idéalisé. Mis en scène dans des postures parfois peu naturelles, ce corps rêvé

<sup>1</sup>Roland Antonioli, *Rabelais et la médecine*, Genève, Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance, « Études Rabelaisiennes », t. XII, 1976.

<sup>2</sup>Mireille Huchon, *Rabelais*, Paris, Gallimard, 2011, p. 117.

<sup>3</sup>Vésale, *De humani corporis fabrica*, Bâle, Jean Oporin, 1543, préface adressée à Charles Quint, citée et traduite par Jacqueline Vons sur le site de la Bibliothèque Inter-Universitaire de Santé dans son introduction à l'« Anatomie au XVIe siècle » : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/anatomie.htm#vons>.

<sup>4</sup>Rabelais, *Gargantua*, édition de Mireille Huchon, Paris, Gallimard, 1994 [réédition de 2007], p. 37.



s'offre au regard du spectateur dans la perfection de ses formes et la sublime harmonie de ses proportions. Rabelais, fasciné à l'instar de ses contemporains par la Rome antique, préfère pourtant exhiber le corps dans la réalité de ses excès, dans sa chair et ses fluides, dans le contraste de ses protubérances et de ses creux. S'étant livré, tout comme Vinci<sup>5</sup>, à la dissection, il présente l'organisme tel qu'il l'a vu et surtout tel qu'il a pu l'expérimenter. Dans son article sur « Rabelais et l'anatomie », André Gouazé rappelle que « Rabelais est non seulement un des premiers, sinon le premier avant Vésale même, qui ait fait des démonstrations sur le cadavre mais encore qui ait vanté l'utilité des dissections<sup>6</sup> ». Vésale publie en effet ses premières planches de dissection, réalisées par Johannes van Calcar<sup>7</sup>, un peintre de l'école du Titien, en 1543. Rabelais n'a donc pu en avoir connaissance avant la publication de son *Gargantua* en 1534. En 1538, Étienne Dolet, ayant assisté à une leçon d'anatomie menée par Rabelais à Lyon, compose une pièce poétique où il se plaît à donner la parole au pendu honoré d'être disséqué devant une nombreuse assemblée :

On me dissèque en grand spectacle ! Un médecin,  
Des plus doctes, démontre avec quel art divin  
Le Sage Auteur de la Nature  
Du corps de l'homme a su disposer la structure  
Dans l'ordre le plus merveilleux.  
Formant cercle, un public nombreux,  
Une fois disséqué, l'admire,  
Ce beau corps, si parfait, convient de lui décrire<sup>8</sup>.

C'est en tant qu'élève de l'anatomiste Guillaume Rondelet que Rabelais découvre et pratique la dissection, exploration qui laissera de nombreuses traces dans les romans rabelaisiens. L'éclatement du corps mis en scène lors du combat de Frère Jean et des soldats de Picrochole au chapitre 27 témoigne par exemple d'un savoir anatomique précis qui permet à l'auteur de mettre l'accent sur des morceaux de corps éparpillés :

Es uns escarbouilloyt la cervelle, es aultres rompoyt bras et  
jambes, es aultres deslochoyt les spondyles du coul, es aultres  
demouloyt les reins, avalloyt le nez, poschoyt les yeulx, fendoyt  
les mandibules, enfonçoyt les dens en la gueule, descrouloyt les  
omoplates, sphaceloit les greves, desgondoit les ischies :  
debezilloit les fauciles.

Si quelqu'un se vouloyt cacher entre les sepes plus espés, à  
icelluy freussoit toute l'aresta du douz [...]. Si aulcun saulver se

<sup>5</sup>Dominique Le Nen, *Léonard de Vinci, un anatomiste visionnaire*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 113 : « Le XVI<sup>e</sup> siècle des peintres entoure l'anatomie d'un grand prestige, allant jusqu'à l'imposer dans la deuxième moitié du *cinquecento* comme une activité fondamentale dans la formation de l'artiste : l'académie de dessin à Florence l'inclut dans l'enseignement artistique dès son ouverture en 1563 ».

<sup>6</sup>André Gouazé, « Rabelais et l'anatomie » in *Études rabelaisiennes*, sous la direction de Jean Céard et Jean-Claude Margolin, Genève, Droz, 1988, p. 99.

<sup>7</sup>Sur la participation des artistes à « l'établissement de l'iconographie anatomique », voir Rafael Mandresi, « Dissections et anatomie » in *Histoire du corps, De la Renaissance aux Lumières*, sous la direction de Georges Vigarello, Paris, Seuil, 2005, t. 1, p. 338 sqq.

<sup>8</sup>Étienne Dolet, *Carminum libri quatuor*, Lyon, 1538, IV, XVIII, p. 164, cité et traduit par Anatole-Félix Ledouble, *Rabelais anatomiste et physiologiste*, Paris, Ernest Leroux, 1899, p. 15. Ce poème est également cité par André Gouazé, art. cit., p. 99 et par Mireille Huchon, *Rabelais*, éd. cit., p. 116.



vouloyt en fuyant à icelluy faisoyt voler la teste en pieces par la commissure lambdoide. [...] [I] leurs transperçoyt la poictrine par le mediastine et par le coeur<sup>9</sup>.

Les connaissances extrêmement détaillées de Rabelais en matière d'anatomie paraissent ici évidentes et sont mises au service de la description de la violence épique de Frère Jean<sup>10</sup>. Les termes techniques se multiplient<sup>11</sup> : « spondyles » (les vertèbres), « mandibules », « greves » (les jambes), « ischies » (les os de la hanche), « fauciles » (les os de l'avant-bras et de la jambe), « commissure lambdoide » (« suture des os du crâne en forme de lambda<sup>12</sup> »), « mediastine » (le médiastin, c'est-à-dire le siège du cœur et des poumons), alors que les corps des ennemis sont littéralement pulvérisés. Le récit de l'ensemble de la bataille menée contre Picrochole constitue ainsi une véritable leçon d'anatomie externe et interne. Songeons par exemple au début du chapitre 43 lorsque frère Jean coupe « les venes jugulaires » de l'un de ses ennemis, mais encore « les arteres spagitides d[e son] col, avecques le guarguareon (c'est-à-dire la luette), jusques deux adenes (deux glandes<sup>13</sup>) ». Rabelais prend plaisir à exhiber son savoir et à détailler l'intérieur d'un corps mutilé. On ignore s'il a eu l'occasion, comme plus tard Ambroise Paré, chirurgien-barbier qui s'est formé sur les champs de bataille et à l'Hôtel-Dieu de Paris, d'œuvrer directement sur le terrain des guerres. En revanche, tout comme Paré qui a innové non seulement dans le soin des blessures par balle mais aussi dans la création de prothèses<sup>14</sup>, Rabelais s'est illustré dans la réalisation d'un appareil pour traiter les fractures du fémur, le « glossocomion ». Arthur Heulhard, étudiant en médecine, consacre à cette invention, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un ouvrage qu'il dédie au chef des travaux anatomiques de la Faculté de médecine de Paris<sup>15</sup>. D'après lui, cette invention aurait prévalu pendant tout le XVI<sup>e</sup> siècle dans le traitement des fractures fémorales. Il évoque en outre le « syringotome », instrument destiné à inciser le péritoine en cas de hernie étranglée, qui aurait été simplement décrit par Galien mais dont le modèle aurait été inventé par Rabelais<sup>16</sup>. L'auteur du *Gargantua* se serait donc illustré dans la mise en place et le perfectionnement d'instruments de terrain destinés à réparer le corps.

Pour Rabelais, comme pour tout homme de la Renaissance, la santé est un équilibre subtil à préserver. Dès que cette harmonie est mise en péril, la santé est mise à mal. Cet ordre, nécessaire à la bonne forme du corps, se laisse en effet déstabiliser dès que toute forme d'excès

<sup>9</sup>*Op. cit.*, p. 268-269.

<sup>10</sup>Le *Pantagruel* est encore plus documenté sur l'anatomie que le *Gargantua*. On y trouve les descriptions de la langue et de sa musculature, du pharynx, de l'œsophage, de l'estomac, du pylore ainsi que des boyaux, du caecum et du rectum.

<sup>11</sup>Anatole-Félix Ledouble, professeur d'anatomie à l'école de médecine de Tours précise que la plupart des termes du langage anatomique de l'époque se sont constitués par analogie avec des objets du quotidien, in *Rabelais anatomiste et physiologiste*, Paris, Leroux, 1899.

<sup>12</sup>*Ibid.*, p. 268.

<sup>13</sup>*Ibid.*, p. 391.

<sup>14</sup>*Ars medicina, Médecine et savoir au XVI<sup>e</sup> siècle*, catalogue de l'exposition organisée au Musée National de la Renaissance en 2008, sous la direction de Sophie Daynes-Diallo, Paris, RMN, 2008, p. 26-29.

<sup>15</sup>Arthur Heulhard Nivernois, *Rabelais chirurgien, Applications de son Glossocomion dans les fractures du fémur ; et de son Syringotome dans le traitement des plaies pénétrantes de l'abdomen*, Paris, Lemerre, 1885.

<sup>16</sup>*Ibid.*, p. 77 : « [Le syringotome] se compose d'un manche de bois ou en métal contenant une tige mobile pourvue, à son extrémité inférieure, d'une lame tranchante, et, à son extrémité supérieure, d'un petit bouton. L'instrument étant fermé, tige et lame sont invisibles ; et c'est dans cet état qu'il est introduit entre l'intestin hernié et l'anneau constricteur. A ce moment, le chirurgien fait saillir la lame à l'aide du petit bouton ; il ne lui reste plus alors qu'à retirer l'instrument qui, dans ce mouvement tranchant, débride l'anneau constricteur et péritonéal. Il va sans dire que l'instrument a été tourné de façon à opposer la partie arrondie aux viscères herniés qu'il ne peut blesser, pendant que la lame, tournée en dehors, opère le débridement ».



dérègle l'esprit et le corps. Ainsi, même un sentiment de joie excessif peut causer la mort : c'est pourquoi le narrateur préconise de ne point trop consommer de safran qui, « comme dict Avicenne *in. II. Canone, et lib. de viribus cordis*, [...] lequel tant esjouist le cueur qu'il le despouille de vie si on en prend en dose excessifve, par resolution et dilatation superflue<sup>17</sup> ». La médecine se fait alors « remise en nature » en s'attachant à rétablir et préserver un équilibre perdu, tant au niveau émotionnel qu'au niveau physique :

[...] s'il advenoit qu[e] [Gargantua] feust despit, courroussé, fasché ou marry, s'il trepignoyt, s'il pleuroit, s'il crioit, lui apportant à boyre, l'on le remettoit en nature, et soubdain demouroit coy et joyeux<sup>18</sup>.

Il est intéressant de noter ici que le retour à la santé marque le retour de l'individu à l'humeur joyeuse : il ne s'agit plus bien entendu de cette joie excessive et nuisible qui dérègle la santé mais d'une félicité sereine et calme (l'auteur précise bien que Gargantua « demouroit coy et joyeux ») qui révèle extérieurement l'apaisement de l'âme ainsi que l'équilibre intérieur du personnage, tant sur le plan physique que psychologique. Un corps sain est donc un corps joyeux : c'est pourquoi Frère Jean, invité à la table de Gargantua, refuse d'ôter son froc. « Il me fait le corps tout joyeux<sup>19</sup> », répond-il, non sans malice.

La conception de la maladie au temps de Rabelais est encore enfermée dans la gangue du religieux : frappé d'un châtement divin, le malade s'en remet aux saints guérisseurs. Rabelais prend bien entendu ses distances par rapport à cette médecine considérée comme charlatanesque dont il se moque non moins allègrement que finement. La naissance de Gargantua lui fournit par exemple l'occasion d'égratigner les sages-femmes qu'il présente comme des guérisseuses de pacotille dont les faux remèdes non seulement n'apaiseraient pas le malade mais encore engendreraient de nouveaux problèmes<sup>20</sup>. L'hagiothérapie est quant à elle moquée dans le chapitre 45 où Grandgousier la présente comme science de « faulx prophetes » et de « caphart[s]<sup>21</sup> » : attribuant l'origine et la guérison des maux aux saints, leurs propos s'apparentent à des blasphèmes, des « scandales » que le père de Gargantua récuse. Face à l'adversité, aux guerres, aux épidémies et à la mort, on s'en remet en effet plus facilement au ciel qu'au médecin. Rabelais prône au contraire une médecine rigoureuse, basée sur l'expérience et les savoirs consignés dans les livres. Il dénonce cependant une connaissance qui ne serait que livresque et qui ne se laisserait pas éclairer par la pratique. C'est dans cet esprit qu'il s'est attelé à une traduction des textes médicaux qui soit la plus précise possible mais aussi très fidèle à la réalité des maux du corps. L'ordre de la nature reste le référentiel et c'est au plus proche de cet ordre que le bon médecin conduit son traitement. Savoir livresque et expérience doivent ainsi converger, se confirmer l'un l'autre pour donner lieu à une médecine efficace et humaine. En outre, l'homme devient, chez Rabelais, responsable du bon fonctionnement de son corps : la maladie est un désordre auquel il doit remédier avec l'aide du médecin, son allié. Les exercices physiques et les règles d'hygiène autant que la diététique s'avèrent ainsi garants de l'état de santé : puisque « nature ne endure mutations soubdaines

<sup>17</sup> *Op. cit.*, p. 119.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 355.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 81-83 : « Dont une horde vieille de la compagnie laquelle avoit reputation d'estre grande medicine et là estoit venue de Brizepaille d'auprés Saint Genou devant soixante ans, luy feist un restrictif si horrible, que tous ses larrys tant feurent oppilez et resserez, que à grande poine avesques les dentz, vous les eussiez eslargiz, qui est chose bien horrible à penser ».

<sup>21</sup> *Éd. cit.*, p. 407.



sans grande violence<sup>22</sup> », il s'agit de vivre au rythme de son corps et en accord avec son environnement. La conception rabelaisienne de la médecine est indissociable de l'humanisme et rejoint un vaste programme d'éducation, mené de main de maître dans l'œuvre par Ponocrates.

Hypertrophié, le corps du géant permet à l'auteur de mettre en scène des détails du fonctionnement du corps et de les rendre visibles et intelligibles à son lecteur. Dès sa naissance au début de *Gargantua*, le héros éponyme s'affiche en effet dans sa démesure. Après une gestation de onze mois, il naît le gosier grand ouvert, exigeant « remplissage<sup>23</sup> ». Rabelais n'a ensuite cessé de mettre l'accent sur le circuit des aliments au sein du corps de l'individu. La digestion, de la bouche à l'anus, est au centre des préoccupations du fils de Grandgousier et de ses précepteurs. Le corps rabelaisien est en effet constamment considéré comme une sorte de « corps-tube ». Dès avant la naissance de Gargantua, le corps de sa mère est présenté dans sa « verticalité ». Ayant avalé, malgré les conseils de son époux, une trop grosse quantité de tripes (« seze muiz, deux bussars, et six tupins<sup>24</sup> »), Gargamelle voit en effet son « fondement [...] luy escapp[er], à la mollification du droict intestine, lequel vous appelez le boyau cullier<sup>25</sup> », c'est-à-dire littéralement « le boyau du cul » : il s'agit en fait d'un prolapsus du rectum, courant lors de la poussée et bien connu des sages-femmes et des médecins accoucheurs. Or, chez Rabelais, le phénomène est expliqué, là encore, par l'excès : si le corps, conçu comme un contenant, est trop plein, il déborde et sort de ses limites. Notons au passage que Rabelais, dont les connaissances sur l'utérus gravide étaient loin d'être justes, comme le montre A.-F. Ledouble<sup>26</sup>, se sert tout de même de cet épisode pour mettre en scène l'ignorance des sages-femmes qui confondent l'appareil génital féminin et l'anus : alors que c'est le « boyau cullier » de Gargamelle qui descend, elles « pensoient que ce feust l'enfant<sup>27</sup> ». Contre toute attente, elles décident alors d'administrer à Gargamelle le fameux « restrictif » « si horrible que tous ses larrys tant feurent oppilez et reserrez, que à grande poine avesques les dentz, vous les eussiez eslargiz ». Le bas de son corps se resserre alors à tel point qu'au lieu de descendre, l'enfant remonte « en la vene creuse, et gravant par le diaphragme jusques au dessus des espaulles [...] ». Si Rabelais reprend bien évidemment le motif mythologique de la naissance exceptionnelle, il se sert en outre de cet épisode pour montrer que lorsqu'une extrémité du corps est anormalement bloquée, le circuit naturel s'inverse : ce qui devrait aller vers le bas, se dirige vers le haut.

Le corps est donc présenté dans sa verticalité, comme un ensemble dont toutes les parties communiquent entre elles. Tout l'art du médecin consiste à maintenir cette communication intacte, à favoriser, au sein de ce corps-tube, une parfaite circulation. La lutte contre les blocages en tout genre permet ainsi d'assurer le bon fonctionnement du tube digestif. On combat par exemple la constipation par un petit déjeuner constitué de raisin et de fouace fraîche arrosée de bons vins<sup>28</sup>. Même si cette évocation du pain et du vin a sans nul doute une signification spirituelle, Rabelais n'en évoque pas moins, entre panse et pensée, une règle fondamentale d'hygiène alimentaire. Tout ce qui entre dans le corps, une fois digéré, doit en effet en sortir : il est nécessaire de « faire excretion des digestions naturelles<sup>29</sup> » pour que le

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 87 : « il brasmoit demandant, « à boyre, à boyre, à boyre » ».

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>26</sup> *Op. cit.*

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 247 : « Car notez que c'est viande celeste, manger à desjeuner raisins avec fouace fraiche, mesmement des pineaulx, des fiers, des muscadeaulx, de la bicane, et des foyrars pour ceulx qui sont constipez de ventre ».

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 221.





corps reste en bonne santé. Gargantua, une fois « la digestion parachevée », doit « se purg[er] des excremens naturelz<sup>30</sup> ». Dans le même esprit, le géant déconseille à frère Jean, au chapitre 41, de boire aussitôt après son réveil :

- Boyre si tost après le dormir ? Ce n'est vescu en diete de medicine. Il se fault le premier escurer l'estomach des superfluitez et excremens.
- C'est dist le moyne bien médiciné<sup>31</sup>.

Retenir le bon et évacuer le mauvais : il est remarquable que ce qui est au départ une règle médicale, nécessaire au bon fonctionnement du corps, devienne dans le *Gargantua* un impératif pédagogique<sup>32</sup>. Le principe humaniste de l'innutrition, de la nécessaire assimilation du savoir, se retrouve ici en filigrane.

#### DU CORPS À L'ÂME : L'ÂME MESLÉE PARMY LA CHAIR

Si Rabelais a bien été un médecin du corps, il s'est évidemment intéressé de très près aux désordres affectant l'âme et l'esprit. On vient de le voir, le modèle de sa pédagogie est tout entier calqué sur sa conception du fonctionnement du corps. Loin de séparer fermement la chair de l'âme, il se les représente au contraire comme inextricablement mêlées. L'âme est en effet évoquée au chapitre 35 comme littéralement prise dans la matière. Lorsque Gymnaste pourfend le capitaine de Picrochole nommé Tripet, le narrateur précise qu'au moment où il lui « taill[e] d'un coup l'estomac, le colon, et la moytié du foye », le dit Tripet tombe à terre, « et tombant rendit plus de quatre potées de soupes, et l'ame meslée parmy les soupes<sup>33</sup> ». Rabelais propose ainsi une vision syncrétique de l'être humain, envisagé dans sa globalité comme de « l'ame meslée parmy la chair » pour reprendre et transformer l'expression de Rabelais lui-même dans l'épisode que nous venons de citer. « La maladie de l'âme vient de ce que nous avons un corps » rappelle à juste titre Jackie Pigeaud dans son ouvrage sur les relations de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique<sup>34</sup>. Ainsi la médecine hippocratique des humeurs, qui livre une explication physiologique des maladies de l'âme, reste une référence à l'époque de Rabelais. L'auteur de *Gargantua*, à la suite d'Hippocrate et de Galien, reprend donc à son compte l'idée d'un nécessaire équilibre des quatre humeurs, largement reprise à Hippocrate par Galien, et conçoit, comme ses deux illustres prédécesseurs, que les maux de l'âme sont directement à l'origine des maladies dont souffre le corps. Le nom de Picrochole, qui signifie « bile amère », convie en effet d'emblée le lecteur au cœur de cette médecine des humeurs. L'excès de l'une des quatre humeurs fait basculer l'individu dans l'un des quatre tempéraments : le bilieux (par excès de bile jaune), le phlegmatique (par excès de phlegme appelé également « pituite » ou « lymphé »), le sanguin ou le mélancolique (par excès de bile noire, désignée parfois sous le terme d'« atrabile »). La prépondérance du feu, de l'air, de l'eau ou de la terre dans l'environnement de l'individu, ou encore sa particulière sensibilité à l'un de ces éléments, peut l'incliner vers un tempérament

<sup>30</sup>*Ibid.*, p. 227.

<sup>31</sup>*Ibid.*, p. 373.

<sup>32</sup>Tout comme le corps du géant doit être régulièrement purgé, le « sçavant medecin » Seraphin Calobarsy, anagramme de François Rabelais, décide ainsi de le « purg[er] canonicquement avec Elebore de Anticyre, et par ce medicament luy nettoy[er] toute l'alteration et perverse habitude du cerveau », *Ibid.*, p. 219.

<sup>33</sup>*Ibid.*, p. 329.

<sup>34</sup>Jackie Pigeaud, *La Maladie de l'âme*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, p. 10.



plutôt que vers un autre. De même, l'alternance des saisons, l'âge de la personne, son alimentation ou son mode de vie peuvent altérer le fragile équilibre des humeurs qui circulent dans son organisme. Si Picrochole apparaît d'abord dans le roman comme un colérique, un bilieux, irascible, impulsif et brutal, il finit, après sa défaite et lorsqu'il décide de se retrancher dans son camp, par être dominé par l'humeur atrabilaire. Son nom, qui signifie « bile amère » le désigne pourtant comme le type même de l'individu colérique. Quelques années après Rabelais, Ambroise Paré désigne en effet la bile jaune sous l'expression « cholere amere » lorsqu'il s'attache, en reprenant Galien, à décrire la saveur de chaque humeur :

[...] on trouvera ausdits humeurs, saveurs differentes, comme dit Galien au commentaire sur le livre de la nature humaine : car l'humeur melancholique est aigre, la cholere amere, le sang doux, & la pituite naturelle douce, insipide, n'ayant aucune saveur apparente<sup>35</sup>.

Cet excès de bile amère qui le caractérise a ainsi pour conséquence le déclenchement d'une guerre : « entr[é] en courroux furieux<sup>36</sup> », Picrochole exige de ses sujets qu'ils prennent les armes pour venger l'outrage qui leur a été fait par les bergers de Grandgousier. Si « la cholere » représente en effet « la fureur des humeurs [...] rend[ant] l'homme [...] facile a se cholerer, & prompt à toutes choses », le mélancolique au contraire est « trist[e], [...] envieux et timid[e]<sup>37</sup> », ce qui ne ressemble en rien au Picrochole belliqueux des premiers chapitres de la guerre picrocholine. Le désespoir et la fuite du personnage après sa défaite, au début du chapitre 49, sont en revanche caractéristiques de l'humeur mélancolique : « Picrochole ainsi desespéré s'en fuyt vers l'Isle Bouchart<sup>38</sup> ». Notons d'ailleurs que le tempérament des sujets de Picrochole est toujours identique à celui de leur chef et évolue de la même manière de la colère à la mélancolie, comme si chaque royaume constituait un seul et même corps, dominé par la même humeur. C'est ainsi par la ruse (la félonie relevant de l'humeur colérique comme le rappellera plus tard Ambroise Paré<sup>39</sup>) que Marquet, « grand bastonnier de la confrairie des fouaciers<sup>40</sup> », attire Frogier pour le fouetter avant de s'enfuir immédiatement. Ce comportement de fuite, de repli, qui succède à la violence et à la provocation est ainsi caractéristique d'un autre tempérament, la mélancolie. La transition saisonnière – l'épisode se déroule en effet « au commencement de automne<sup>41</sup> » – sert de cadre à la délicate transition d'un tempérament à un autre, puisque « l'humeur mélancolique [...] redonde principalement en Automne<sup>42</sup> ». La médecine antique voit dans cette succession des tempéraments une conséquence tout à fait logique de la circulation de la bile dans l'organisme. Rabelais reprend à son compte cette idée de mouvement perpétuel, de changement incessant dans le caractère et dans le comportement de Picrochole et de ses troupes. L'auteur de *Gargantua* semble se servir

<sup>35</sup> Ambroise Paré, « Introduction de la Chirurgie » in *Oeuvres*, Paris, Gabriel Buon, 1579, p. 12.

<sup>36</sup> *Op. cit.*, p. 255.

<sup>37</sup> Paré, *Op. cit.*, p. 13-14.

<sup>38</sup> *Op. cit.*, p. 433.

<sup>39</sup> *Op. cit.*, p. 13 : « [Les cholériques] sont adextres d'entendement et merueilleusement prompts : ils sont aussi felons, audacieux, convoiteux de gloire, aspres, vengeurs des injures à eux faictes, liberauls, voire souvent prodigues ».

<sup>40</sup> *Op. cit.*, p. 249.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>42</sup> Paré, *Op. cit.*, p. 13.



de cette variabilité des humeurs pour mettre en scène les conséquences des désordres qui affectent l'âme<sup>43</sup>. La démesure, l'*hybris* sur le champ de bataille (Gallet dans sa harangue évoque les « excès incomparables<sup>44</sup> » des soldats de Picrochole) sont ainsi présentés comme les prolongements directs du déséquilibre physiologique et mental qui caractérise Picrochole. Rabelais précise d'ailleurs que c'est « sans ordre ni mesure » que les troupes picrocholines déferlent sur la campagne, « gastans et dissipans tout par où ilz passoient, sans espargner ny pauvre, ny riche, ny lieu sacré, ny profane<sup>45</sup> ».

Contrairement à Picrochole qui se distingue par l'instabilité de son humeur, Grandgousier apparaît dans le texte comme un homme de cœur, au tempérament sanguin et à l'humeur stable. Il tend dans un premier temps à rétablir l'équilibre déstabilisé par les menaces de Picrochole :

Je me suis en devoir mis pour moderer sa cholere tyrannicque, luy offrent tout ce que je pensois luy povoir estre en contentement, et par plusieurs foys ay envoyé amiablement devers luy pour entendre en quoy, par qui, et comment il se sentoit oultragé, mais de luy n'ay eu responce que de volontaire deffiance<sup>46</sup>.

A l'excès, Grandgousier oppose son désir de modération ainsi que sa volonté de concorde. Ce tempérament pacifique – « de tous les humeurs, il n'y en a point de plus doux & paisible que le sang » écrit Ambroise Paré<sup>47</sup> – s'exprime au mieux à la faveur de l'été mais perdure malgré le changement de saison : dans la lettre qu'il écrit à Gargantua, datée du « vingtiesme de Septembre », en plein équinoxe, Grandgousier se veut en effet conciliateur et donc d'humeur égale. L'organe sollicité par ce tempérament est le cœur dont il met d'ailleurs en avant l'incorruptibilité lorsqu'il libère Toucquedillon (« Si guerre la nommez, elle n'est que superficiere : elle n'entre point au profond cabinet de noz cueurs<sup>48</sup> ») et qui est encore considéré par beaucoup à l'époque comme le siège de l'âme. Si Picrochole s'exprime donc dans l'*hybris*, le désordre et le défi, Grandgousier met en avant la *philia*, l'amitié (« Picrochole mon amy ancien, de tout temps, de toute race et alliance me vient il assaillir<sup>49</sup> ? »). Dans une note à son édition, Françoise Joukovsky rappelle les liens qui existent entre cet idéal politique rabelaisien incarné par Grandgousier et la *Querela Pacis* d'Érasme. Notons que Rabelais se plaît en outre à proposer du politique une vision qu'il calque sur sa conception du fonctionnement du corps. La santé du royaume est en effet comparable à celle de l'organisme : l'excès est proscrit et l'harmonie intérieure repose sur le principe de la bonne communication des organes ou des hommes entre eux.

La folie de Picrochole se loge dans son désir de vouloir posséder le monde, d'étendre son pouvoir au-delà des limites de son pays, frontières qui pourraient d'ailleurs renvoyer métaphoriquement aux limites du corps qu'il convient de protéger de l'invasion, à l'instar d'un

<sup>43</sup> Ambroise Paré précisera d'ailleurs, quelques années après la publication de *Gargantua* : « toute personne de quelque temperature qu'il soit, peut venir melancholique ». *Ibid.*, p. 17.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 289.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 257.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 283.

<sup>47</sup> *Op. cit.*, p. 16.

<sup>48</sup> *Op. cit.*, p. 411.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 277.





pays. Malheureusement pour lui, le courage des troupes de Grandgousier va le forcer à battre en retraite, à passer le gué et à se retrancher, sans jamais pouvoir réellement calmer sa fureur : opiniâtre, après des mois de retraite, Picrochole demeure en effet « cholere comme davant<sup>50</sup> ». La bile noire le submerge alors, et l'immobilité succède au mouvement. La fougue du personnage laisse place à son inertie mais aussi au ressassement mélancolique : « Et tousjours se guemente à tous estrangiers de la venue des Cocquecigrues, esperant certainement [...] estre à leur venue reintegré à son royaulme<sup>51</sup>. » Toutefois, la folie, dans *Gargantua*, n'a pas qu'un seul visage : deux formes antagonistes de folie coexistent en effet dans l'œuvre. Sa forme la plus dangereuse et la plus nocive se loge en Picrochole. C'est la déraison de l'homme qui détient le pouvoir et l'utilise à mauvais escient : le courroucé correspond ainsi dans le roman à la figure du mauvais prince, anti-modèle politique, fou qui fait régner la folie, lui permet de se propager comme s'il s'agissait d'un fléau, d'une maladie contagieuse. Toutefois, on trouve au tout début du texte un autre type de fou, beaucoup plus joyeux et moins inquiétant à travers la mention de Socrate<sup>52</sup> montrant au lecteur « le visaige d'un fol<sup>53</sup> ». Ce fou-là, « tousjours riant, tousjours beuvant d'autant à un chascun, tousjours se guabelant (se moquant), tousjours dissimulant son divin sçavoir<sup>54</sup> », n'est pas l'homme de pouvoir mais un homme d'élection, faisant du rire l'instrument de l'enseignement de sa sagesse<sup>55</sup>.

Comme la folie a deux visages dans le roman, le pouvoir, comme on l'a vu, prend lui aussi deux formes contraires. On trouve alors, face à Picrochole le furieux, non seulement le pacifique Grandgousier mais encore le débonnaire Gargantua qui fait figure, à l'instar de son père, de prince idéal : mesuré, libéral et magnanime, il permet la construction de l'abbaye de Thélème, nouvelle Utopie où le bien-être physique et psychologique est érigé en règle. L'idéal de vie rabelaisien paraît ainsi d'une étonnante modernité et fait écho à la définition que l'OMS donne de la santé dans le préambule de sa Constitution, adoptée en 1946 :

La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité<sup>56</sup>.

Ce souci du confort physique et psychologique qui anime les principes de Thélème fait de Rabelais un précurseur. Les Thélémites ont ainsi la possibilité de se livrer à un nombre impressionnant d'activités : aller au « theatre », s'ébattre dans les « natatoires » (piscines) ou au jeu de paume, ou encore tirer à « l'arquebuse, [à] l'arc [ou à] l'arbaleste<sup>57</sup> ». Un jardin d'agrément pourvu d'un labyrinthe ainsi qu'un beau « vergier plein de tous arbres fructiers » sont autant d'espaces offerts au délassement et aux activités de plein air. Toute l'abbaye est conçue pour le plaisir et l'épanouissement corporel et intellectuel des Thélémites mais encore

<sup>50</sup>*Ibid.*, p. 433.

<sup>51</sup>*Ibid.*

<sup>52</sup>La figure de Socrate a eu une fortune importante à la Renaissance. Songeons là encore à Érasme dans ses *Adages* et son *Éloge de la Folie*, et bien après Rabelais, à Montaigne dans le livre III de ses *Essais*.

<sup>53</sup>*Ibid.*, p. 35.

<sup>54</sup>*Ibid.*, p. 35.

<sup>55</sup>Cette dualité de la conception rabelaisienne de la folie fait écho à ce que Michel Foucault trouve emblématique de la Renaissance : « le partage est [...] fait [...] entre les deux formes d'expérience de la folie [...]. Les figures de la vision cosmique et les mouvements de la réflexion morale, l'élément tragique et l'élément critique, iront désormais en se séparant toujours davantage, ouvrant dans l'unité profonde de la folie une béance qui ne sera plus jamais recouverte » in *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972, p. 45.

<sup>56</sup>Préambule adopté par la Conférence internationale sur la Santé, New York, 19-22 juin 1946, signé le 22 juillet 1946 par les représentants de 61 États, in *Actes officiels de l'Organisation mondiale de la Santé*, n. 2, p. 100.

<sup>57</sup>*Ibid.*, p. 477.



pour favoriser la cohabitation des uns et des autres. Les rapports entre les hommes et les femmes sont ainsi réglés d'une bien singulière manière sur le mode du don et du soin : quand les hommes rendent chaque matin visite aux dames, c'est en effet pour apporter dans leurs chambres « [de l'eau de rose, [de l'eau de naphe, et [de l'eau d'ange » ainsi qu'une « précieuse cassollette vaporante de toutes drogues aromatiques<sup>58</sup> ». C'est bien vers cet état de « complet bien-être physique, mental et social » que l'ensemble de l'idéal de vie thélémitte semble tendre. Ce monde si bien réglé n'est toutefois pas prévu pour accueillir tous les hommes. Les portes de Thélème sont en effet fermées aux vérolés :

Cy n'entrez pas vous [...]  
[...] gualous, verrollez jusqu'à l'ous :  
Portez vos loups ailleurs paistre en bonheur,  
Croustelevez<sup>59</sup> remplis de deshonneur<sup>60</sup>.

Leur âme serait-elle malade ? Ou bien serait-ce le propre de l'Utopie de ne pouvoir concevoir la maladie et la déformation du corps ?

Mais, hors du cadre de l'utopie, quand l'âme de l'homme est malade, comment la soigner ? Lorsqu'il est question de traiter l'âme, Rabelais se plaît à évoquer à diverses reprises dans *Gargantua* les principes de l'alchimie. Or, les liens entretenus par Rabelais avec cette médecine et cette philosophie sont ambigus. Si l'alchimie a de nombreux détracteurs, Mireille Huchon nous rappelle qu'elle est aussi très « à la mode au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>61</sup> » et que Rabelais a été en relation avec l'occultiste Henri-Cornelius Agrippa de Nettesheim dont il met à contribution le traité *De occulta philosophia* dans ses ouvrages<sup>62</sup>. A la même époque, Paracelse propose une médecine spagyrique<sup>63</sup> à laquelle adhèrent bon nombre de princes et de prélats. Quelle pouvait bien être la position de notre auteur par rapport à cette médecine alchimique ?<sup>64</sup> *Gargantua* abonde par exemple en listes de chiffres. Tout y est dénombré avec précision : la taille, le poids, les quantités, les mesures des vêtements du géant, les armées, les fouaces, les dimensions de l'Abbaye de Thélème, ce qui pourrait nous faire songer aux pratiques cabalistes des alchimistes. Dans le passage concernant les couleurs de la livrée du géant, le principe de similitude, cher aux alchimistes, est repris par Rabelais pour prouver l'impact des couleurs sur les sentiments humains : « Si demandez comment par couleur blanche nature nous induit entendre joye et liesse : je vous responds, que l'analogie et conformité est telle<sup>65</sup> ». S'il est clair, comme le rappelle Mireille Huchon dans son édition, que Rabelais, dans ce chapitre 9, dénonce « l'arbitraire qui règne dans les traités héraldiques de l'époque<sup>66</sup> », il n'en fait pas moins allusion à une thérapeutique qui utiliserait les couleurs pour atteindre l'âme et l'apaiser. Il s'appuie alors à la fois sur ses lectures (il cite Aristote et Galien) mais aussi sur

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 479.

<sup>59</sup> Couverts de croûtes.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 469.

<sup>61</sup> *Rabelais, Op. cit.*, p. 129.

<sup>62</sup> Il ne faut toutefois pas oublier que Rabelais se plaît à railler Agrippa à travers le personnage de Herr Trippa, consulté par Panurge dans *Pantagruel*.

<sup>63</sup> Médecine qui se fonde sur l'art de séparer et de combiner les différents constituants du corps.

<sup>64</sup> Sur cette question, voir l'article de Nancy Frelick, « Alcofribas et les leurres du discours alchimique » in *Rabelais : Gargantua & le Quart livre, Le Verger I*, revue numérique de Cornucopia : <http://personae.jimdo.com/a-le-verger-revue-en-ligne/le-verger-bouquet-i-rabelais-gargantua-le-quart-livre/janv-2012-nancy-frelick/> (article consulté le 20/01/2012).

<sup>65</sup> *Op. cit.*, p. 117.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 102, note n. 1.



l' « expérience » (« le voyez par expérience ») pour prouver que le blanc excite le cœur à se réjouir. Notre auteur est-il sérieux ou se joue-t-il ici du symbolisme et de la théorie des correspondances prisés par les alchimistes ? Il y a toujours chez Rabelais plusieurs niveaux de lecture et il n'est pas toujours aisé d'extraire de ses romans les positions réelles de maître Alcofribas Nasier. Une différence majeure apparaît toutefois : si la purification de l'âme est au centre du processus alchimique, Rabelais au contraire, en bon humaniste, fait de la connaissance de soi la finalité principale du savoir. Toutes les leçons apprises par cœur par Gargantua sont ainsi censées lui permettre de se repérer dans la « pratique » et de tirer quelques conclusions sur « l'état humain<sup>67</sup> ». Il est nécessaire pour Rabelais de mettre toute sa confiance non seulement dans ce savoir mais également dans le pouvoir divin. Si Picrochole est « hors du sens », d'après Gallet, c'est sans doute d'abord parce qu'il est « délaissé de dieu<sup>68</sup> ». Il n'est alors pas surprenant de voir que Grandgousier fait appel à Dieu pour rétablir l'ordre et ramener Picrochole, véritable brebis égarée, à la raison : « donne moy et pouvoir, et sçavoir le rendre au joug de ton saint vouloir par bonne discipline<sup>69</sup> ». Grandgousier, avant Ambroise Paré, aurait pu dire : « Je le pensais, Dieu le guérit ».

Le savoir bien orienté mais surtout utilisé à bon escient fait ainsi partie des remèdes applicables à l'âme humaine. Son principal *medium*, le livre, est ainsi proposé comme un baume, dès le prologue de *Gargantua*, aux malades incurables, ces « Verolez tresprecieux<sup>70</sup> » rendus difformes par les maux de leur siècle, vérole, peste et gangrène. Dans les premières pages de l'œuvre, l'auteur se plaît à évoquer la monstruosité du corps en partant de la description des figures grotesques peintes sur les « Silenes », de « petites boîtes » renfermant de « fines drogues » (« comme Baulme, Ambre gris, Amomon, Musc, zivette ») et des « pierreries » qui entraient dans la composition de nombreux remèdes. Il met alors cette difformité apparente en lien avec les « joyeux titres d'aucuns livres de [son] invention<sup>71</sup> » et conseille à ses lecteurs de ne pas s'arrêter à la légèreté apparente qu'ils semblent promettre : « fault ouvrir le livre : et soigneusement peser ce que y est deduit. Lors cognoistrez que la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur que ne promettoit la boîte<sup>72</sup> ». *Gargantua* se présente donc comme une nouvelle panacée dont la « sustantifique mouelle<sup>73</sup> » aiderait le lecteur à devenir « escors et preux » (avisé et sage). La lecture du roman guérirait alors de tous les maux qui frapperaient le corps et l'âme : « guayement lisez le reste tout à l'aise du corps, et au profit des reins<sup>74</sup> ». Dans l'avis aux lecteurs, l'auteur rappelle d'ailleurs que le but de son ouvrage est de faire rire : « Mieulx est de ris que de larmes escripre. / Pource que rire est le propre de l'homme<sup>75</sup> ». Véritable thérapeutique, le rire remettrait l'homme en accord avec lui-même et avec son essence.

*Gargantua* n'est pas qu'un livre remède, cette panacée qui saura instiller le rire au cœur de son lecteur pour le remettre en accord avec lui-même et lui faire recouvrer la santé. Véritable livre corps, le roman met tour à tour en scène les quatre humeurs circulantes de l'organisme. Si Picrochole est d'abord dominé par la bile jaune puis par l'atrabile, Grandgousier et Gargantua illustrent quant à eux dans le roman le type du sanguin, réputé doux et paisible.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 296.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 279.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 35-37.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 31.



La couardise des moines, au chapitre 27, ainsi que leur passivité, nous invite à les concevoir comme les tenants de l'humeur phlegmatique.

Fasciné lui aussi par la circulation des fluides au sein de l'organisme, Gérard Garouste, artiste contemporain de renom, a trouvé en Rabelais une source d'inspiration intarissable. À l'intérieur de son installation circulaire intitulée *La Dive Bacbuc* et mise en place en l'église Sainte-Anne de Montpellier, le spectateur indiscret, mis dans la position du curieux qui observe une scène à la dérobée, reconnaît des épisodes bibliques côtoyant joyeusement une représentation de la divine bouteille et du sexe du géant Gargantua. L'artiste nous proposerait-il d'être en quelque sorte des enfants de Gargantua ? Gérard Garouste se plaît en effet à enrichir la généalogie du géant, esquissée au début de *Gargantua*, de scènes bibliques (le songe de David, Adam et Ève chassés du paradis) par un retour à l'Ancien Testament, en amont du choix évangélique et paulinien de Rabelais. Cette modernité rabelaisienne, que nous avons tenté de mettre en avant dans cet article, est là au cœur de l'église Sainte Anne, sur les hauteurs de Montpellier, en cette ville où siège la plus ancienne faculté de médecine en Europe après Salerne. Les spectateurs de l'œuvre exposée à Montpellier en l'honneur du médecin François Rabelais diplômé de la dite ville, seraient-ils invités à inscrire leur nom dans la lignée ? Sur la face visible de l'installation, la parole est aux prophètes. Ézéchiël mange le livre à l'invite du Seigneur. Le sieur Rabelais quant à lui propose au lecteur de déguster son *Gargantua*. Se voulait-il prophète ? Une seule certitude : Tout un chacun sait que nul n'est prophète en son pays.



## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres

- DOLET, Étienne, *Carminum libri quatuor*, Lyon, 1538.
- PARÉ, Ambroise, *Les Oeuvres d'Ambroise Paré, conseiller et premier chirurgien du roy, divisées en vingt-sept livres : avec les figures et portraicts tant de l'Anatomie que des instruments de chirurgie et de plusieurs monstres : reveuz et augmentez par l'auteur pour la seconde Édition*, Paris, Gabriel Buon, 1579.
- RABELAIS, François, *Gargantua*, édition de Mireille Huchon, Paris, Gallimard, 1994 [réédition de 2007].
- RABELAIS, François, *Gargantua*, édition de Marie-Madeleine Fragonard, Paris, Pocket Classiques, 1992.
- VÉSALE, André, *De humani corporis fabrica*, Bâle, Jean Oporin, 1543. (consultable en ligne sur le site de la BIU de Santé de Paris : <http://www2.biusante.parisdescartes.fr/livanc/?cote=09863&do=chapitre>)

### Critiques

- Ars medicina, *Médecine et savoir au XVIe siècle*, catalogue de l'exposition organisée au Musée National de la Renaissance en 2008, sous la direction de Sophie Daynes-Diallo, Paris, RMN, 2008.
- ANTONIOLI, Roland, *Rabelais et la médecine*, Genève, Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance, « Études Rabelaisiennes », t. XII, 1976.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.
- FRELICK, Nancy, « Alcofribas et les leurres du discours alchimique » in *Rabelais : Gargantua & le Quart livre, Le Verger I*, revue numérique de Cornucopia : <http://personae.jimdo.com/a-le-verger-revue-en-ligne/le-verger-bouquet-i-rabelais-gargantua-le-quart-livre/janv-2012-nancy-frelick/> (article consulté le 20/01/2012).
- GOUAZÉ, André, « Rabelais et l'anatomie » in *Études rabelaisiennes*, sous la direction de Jean Céard et Jean-Claude Margolin, Genève, Droz, 1988.
- HEULHARD NIVERNOYS, Arthur, *Rabelais chirurgien, Applications de son Glossocomion dans les fractures du fémur ; et de son Syringotome dans le traitement des plaies pénétrantes de l'abdomen*, Paris, Lemerre, 1885.
- HUCHON, Mireille, *Rabelais*, Paris, Gallimard, 2011.
- LE DOUBLE, Anatole-Félix, *Rabelais anatomiste et physiologiste*, Paris, Leroux, 1899.
- LE NEN, Dominique, *Léonard de Vinci, un anatomiste visionnaire*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- MANDRESI, Rafael, « Dissections et anatomie » in *Histoire du corps, De la Renaissance aux Lumières*, sous la direction de Georges Vigarello, Paris, Seuil, 2005, t. 1, p. 338 sqq.
- PIGEAUD, Jackie, *La Maladie de l'âme*, Paris, Les Belles Lettres, 1981.